

# La mort d'Alexandre Le Grand \*

par le Dr Jean COULOMB \*\*

*La cause de la mort soudaine d'Alexandre le Grand est toujours inconnue, car les sources historiques sont incertaines. Une approche médicale de la question permet toutefois de critiquer la tendance des historiens modernes à retenir le diagnostic de malaria ou de coma éthylique et, par conséquent, d'étayer la thèse de l'assassinat politique.*

## Les sources historiques - Leur valeur

La cause de la mort soudaine d'Alexandre III de Macédoine, survenue le 10 juin 323 avant J.-C. à Babylone, est un problème qui, à ce jour, n'a pas encore trouvé de solution. Les sources historiques sont, en effet, incertaines. Le récit le plus ancien qui nous soit parvenu du règne d'Alexandre est celui de Diodore de Sicile (entre 54 et 36 avant J.-C. [1]) : il est de trois siècles postérieur aux événements. Ni Diodore ni, après lui, Quinte-Curce (entre 41 et 50 après J.-C. ([2]), ni Plutarque (début du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. [3]), ni Arrien (vers 150 après J.-C. [4]), ni Trogue-Pompée (*Philippiques*, écrites entre 20 et 2 avant J.-C.) abrégé par Justin (III<sup>e</sup> siècle après J.-C. [5]) n'ont eu accès aux documents contemporains d'Alexandre : simples compilateurs, ils ont puisé dans des ouvrages de l'époque hellénistique qui, à quelques fragments près, sont perdus. Ces sources ne sont, bien entendu, pas toujours objectives, Alexandre ayant été glorifié par les uns, vilipendé par les autres. Les premiers historiens ont pu, sans doute, disposer des fragments des *Ephémérides royales* (où, nous dit-on, le chancelier Eumène de Cardie consignait les événements quotidiens et dont seuls paraissent avoir été rendus publics les derniers passages relatifs à la mort d'Alexandre) et de quelques fragments de la *Correspondance* du roi. L'ouvrage de Callisthène fut aussi un document officiel, mais rédigé à la gloire du roi, tout comme les *Mémoires* de Ptolémée I<sup>er</sup> d'Égypte à sa propre gloire. Clitarque aurait

\* Communication présentée à la séance du 17 mars 1984 de la Société française d'histoire de la médecine.

\*\* 30, rue Croix-de-Régner, 13004 Marseille.

publié entre 320 et 300 avant J.-C. une monumentale *Histoire des campagnes d'Alexandre* en 12 ou 13 livres. De cet ouvrage perdu, on trouve des bribes chez Diodore, Quinte-Curce, Plutarque et Justin : c'est ce qu'il est convenu d'appeler la *Vulgate* de l'histoire d'Alexandre. Une autre tradition s'appuie sur les œuvres du roi Ptolémée et celles d'un chef d'état-major d'Alexandre, Aristoboulos de Macédoine ; elle est représentée par Arrien de Nicomédie dont le titre de l'ouvrage (*Anabase* = Montée) montre bien le parti pris en faveur du Conquérant. Le *Roman d'Alexandre* est une œuvre de fantaisie composée en Egypte vers 230 après J.-C., un recueil de légendes diverses et historiquement inutilisable. *L'Epitomé* (= Résumé) de Metz (6) est un ouvrage anonyme et tardif (IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle après J.-C.) qui n'a pas non plus grande valeur historique. Seuls, les ouvrages de la *Vulgate* (qui reposent, en partie tout au moins, sur les écrits prétendus historiques de Clitarque) et *l'Anabase* d'Arrien, à titre de comparaison, peuvent être retenus pour qui désire tenter une approche médicale de la cause de la mort du Conquérant.

La plupart des historiens modernes donnent à choisir entre la malaria, les excès et l'éthylisme. L'assassinat politique est beaucoup plus rarement retenu. Nous verrons d'abord les descriptions de la mort du roi, telles qu'elles sont données par les auteurs antiques. Nous tenterons ensuite une discussion diagnostique.

### La mort d'Alexandre selon les auteurs (7)

1. *Diodore de Sicile* (p. 162) : « Le roi fut prié, avec la plus vive insistance, de venir assister à un banquet dionysiaque chez l'un de ses amis, le Thessalien Médios. Et là, après avoir ingurgité beaucoup de vin pur, il finit par faire remplir une grande « coupe d'Héraclès » qu'il but jusqu'à la dernière goutte. Soudain, comme frappé d'un coup violent, il poussa un hurlement et se mit à gémir : ses amis le firent sortir en le conduisant par la main. Les domestiques le firent étendre sur un lit. Le mal s'aggravant, on appela les médecins : aucun ne fut capable de le secourir. Voilà donc comment il mourut, accablé de multiples souffrances et de terribles douleurs. »

2. *Quinte-Curce* (p. 408-409). Le texte de Quinte-Curce comporte une très longue lacune. Seuls les derniers instants du roi sont racontés et n'apportent aucun élément médical.

3. *Plutarque* (p. 123-124) : « Il (Alexandre) offrit à Néarque un magnifique banquet, après quoi il prit son bain et s'apprêtait à dormir lorsque, à la prière de Médios, il se rendit chez lui pour une partie de plaisir. Là, il but toute la nuit et le jour suivant, et il commença à avoir la fièvre. » Plutarque donne ensuite la version « écrite dans les *Ephémérides* ». Cette version étant la thèse officielle, il est nécessaire de la citer in extenso :

« Le dix-huit du mois Daesios, il coucha dans la salle de bain à cause de la fièvre. Le lendemain, après s'être baigné, il revint dans sa chambre et joua aux dés toute la journée avec Médios ; puis il prit son bain à une heure tardive, fit un sacrifice aux dieux et dina ; pendant la nuit, il eut la fièvre.

Le vingt, après un nouveau bain, il fit le sacrifice habituel ; puis, couché dans la salle de bain, il passa le temps à écouter Néarque et ses officiers parler de leur voyage et de la grande mer. Le vingt et un, il fit comme la veille, mais sa température monta et la nuit fut mauvaise. Le jour suivant la fièvre fut très forte. On le changea de place, et il coucha auprès de la grande piscine ; là, il s'entretint avec ses officiers des postes vacants dans le commandement, et il les engagea à ne nommer que des hommes éprouvés. Le vingt-quatre, toujours très fiévreux, il se fit porter à l'endroit où il sacrifiait ; il ordonna à ses principaux lieutenants de demeurer au palais, et aux taxiarques et pentacosiarques de passer la nuit dehors. Transporté dans le palais situé sur l'autre rive, le vingt-cinq il dormit un peu, mais la fièvre ne céda pas, et quand ses officiers entrèrent, il ne parlait plus. Il en fut de même le vingt-six. Aussi les Macédoniens, le croyant mort, vinrent aux portes en criant et contraignirent par leurs menaces les Hétaïres à les laisser entrer ; les portes une fois ouvertes, ils défilèrent tous un à un, en simple tunique, devant le lit. Ce jour-là, Python, Séleucos et d'autres furent envoyés au sanctuaire de Sarapis pour demander s'il fallait y porter Alexandre. Le dieu répondit de le laisser où il était. Le vingt-huit, vers le soir, il mourut. »

4. *Arrien* (p. 289-293) : « Alexandre fit des sacrifices aux dieux et fit la fête avec ses amis et ils burent tard dans la nuit. Certains ont dit qu'il désirait quitter la ripaille pour aller se coucher mais que Médios, un de ses compagnons, alla à sa rencontre et lui demanda de venir boire du vin avec lui pour une joyeuse partie de plaisir. » *Arrien* poursuit : « Les *Ephémérides royales* relatent qu'il en fut ainsi, qu'il but et fit une joyeuse partie avec Médios, que s'étant levé et baigné il allait dormir et qu'ensuite il dîna avec Médios et de nouveau but tard dans la nuit et, qu'ayant quitté la fête, il se baigna, dormit un peu et la fièvre commença. » La description qui suit est la même que celle citée par *Plutarque* ; la maladie dure aussi 10 jours. Et *Arrien* insiste, en terminant : « tout ceci est écrit dans les *Ephémérides royales* ».

5. *Justin* (p. 157) : « De retour à Babylone, le roi... se livra sans mesure à la joie et aux plaisirs. Il allait quitter la table, où un jour et une nuit s'étaient passés dans la débauche, quand le Thessalien Médius invita les convives à venir chez lui recommencer la fête. On présente une coupe à Alexandre ; mais à peine ses lèvres l'ont touchée, qu'il pousse un cri plaintif, comme si un dard l'eût frappé. On l'emporte mourant ; dans l'excès de sa douleur, il demandait un poignard pour remède ; quand on le touchait, il criait comme si on l'eût blessé ». L'agonie d'Alexandre dure 6 jours.

## DISCUSSION

I. — Avant d'essayer de démêler cet imbroglio médico-littéraire, il nous paraît nécessaire de voir l'état de santé d'Alexandre au printemps 323, à son retour à Babylone.

### a) Etat physique

Le roi a 32 ans. Il vient de terminer son expédition d'Asie. Celle-ci avait duré 12 ans et s'était déroulée sur 18 000 km (8). Pendant ces 12 années, le Conquérant dirigea l'expédition, organisa selon sa propre vision politique les territoires conquis, non seulement livra de terribles batailles mais aussi se mesura à des montagnes escarpées, à des fleuves tumultueux, aux tempêtes de neige, aux déserts brûlants, aux animaux féroces ou venimeux. Sa jeunesse, sa robuste constitution, son jugement, son génie militaire et la Destinée lui permirent de revenir de cette aventure extraordinaire qui l'avait conduit aux frontières du monde alors connu des Grecs et des Perses, c'est-à-dire à l'extrémité orientale du Pendjab. Mais il n'était qu'un homme (il reconnaissait — parfois — sa nature humaine au fait qu'il avait besoin de sommeil et d'amour) et son état de santé nécessita à plusieurs reprises l'intervention des médecins qui faisaient partie de l'expédition.

— On ne connaît qu'une seule maladie, celle de l'été 333, après le passage des « Portes ciliciennes », quelques mois avant la bataille d'Issos. Pour Diodore, il s'agit d'une « pénible affection » qui fut guérie par une potion « puissante mais risquée » prescrite par le médecin Philippe d'Acarnanie. Plutarque et Arrien donnent à choisir entre la fatigue et les suites d'un bain pris dans les eaux glacées du fleuve Cydnos qui arrose Tarse. Quinte-Curce retient la seconde hypothèse et décrit magnifiquement une hydrocution caractéristique (9). Alexandre aimait les animaux. Le cheval Bucéphale est célèbre, le chien Périthas un peu moins (10). Le roi indien Sopeithes, connaissant l'intérêt d'Alexandre pour les chiens de chasse, lui offrit (été 326) 150 chiens admirables (11). La fréquentation des chiens dans un pays (bassin de l'Indus) où la Leishmaniose viscérale est endémique aurait pu entraîner un kala-azar. Mais rien, dans la pathologie d'Alexandre, ne permet de soulever cette hypothèse.

— Le Conquérant, toujours à la pointe du combat, reçut 6 blessures dont une très grave, à l'automne 326, sur les bords de l'Indus, au pays des Malliens qui lui opposaient une résistance farouche. Il est atteint d'une flèche au-dessous du sein droit ; son extraction, très hémorragique, pose bien des problèmes au médecin Critobule, « praticien hors de pair, mais épouvanté par l'étendue du risque » (12). Alexandre paraît « tel qu'à l'article de la mort ». Mais l'hémorragie est arrêtée et le roi se remet du coup de cette flèche indienne : d'autres épreuves physiques l'attendaient qu'il surmonta sans faiblesse comme en été 325, la traversée des déserts de Gédrosie et de Maka.

— Au printemps 323, Alexandre n'est donc certainement plus le fringant cavalier âgé de 18 ans de la bataille de Chéronée (338), mais c'est un homme mûr dont la résistance physique extraordinaire ne paraît pas entamée.

### b) Etat moral

En novembre 324, Alexandre a été victime d'un choc affectif terrible : Héphaïstion, son ami d'enfance, son amant, son officier le plus sûr, meurt à la suite d'une beuverie. Le roi est éfondré ; il ordonne à tous les peuples

de l'Asie de prendre le deuil et fait à son ami des funérailles de héros. Désormais, le Conquérant, déjà contesté, se sent seul.

### c) **Etat mental**

On discutera indéfiniment de l'équilibre mental d'Alexandre. S'il ne fut probablement pas le tyran sanguinaire que certains ont décrit, il n'en reste pas moins que, comme l'écrit P. Goukowsky (13), il était atteint d'une solide hypertrophie du Moi. L'année 323 est marquée par quelques massacres. Mais, en quelque sorte, rien là que d'ordinaire : déjà, en 336, peu de temps après sa prise de pouvoir, Alexandre n'avait pas hésité à rayer la ville de Thèbes de la carte de la Grèce. L'extermination, en 323, de la peuplade des Cosséens (massif du Zagros et du Louristan) n'est donc pas plus criminelle que celle des Béotiens en 336. Alexandre est resté égal à lui-même.

II. — Nous pouvons maintenant revenir aux circonstances de la mort du roi. Nous constatons que, dans les cinq versions énumérées (celles des auteurs antiques — Quinte-Curce étant éliminé à cause de la lacune de son texte — et celle des *Ephémérides royales*) :

— Alexandre est mort après boire ;

— mais qu'il n'y a pas de perte de conscience après boire : ou Alexandre se met à hurler de douleur ou, malade, il continue à discuter avec ses officiers. L'hypothèse du coma éthylique ne tient donc pas et peut être éliminée.

III. — Mais à partir de là, deux grands tableaux cliniques différents sont décrits : la mort sans fièvre, assez rapide, et la maladie fébrile évoluant vers la mort en une dizaine de jours.

a) La mort sans fièvre. Elle est racontée par Diodore, Justin (et par l'auteur de *l'Epitomé*). L'évolution est plus rapide que la mort avec fièvre et paraît être douloureuse. Il y a certainement chez les auteurs une dramatisation et une exagération du symptôme douleur, mais on ne peut pas ne pas tenir compte de ce symptôme.

b) La mort avec fièvre. Nous avons ici encore deux versions différentes :

— d'après Aristoboulos cité par Arrien (14), Alexandre serait mort pour avoir bu du vin pur alors qu'il avait la fièvre. C'est donc la fièvre (et la soif qu'elle entraîne) qui aurait été le premier symptôme ;

— pour Plutarque, la fièvre apparaît après boire. C'est aussi la thèse officielle des *Ephémérides royales*, citée par Plutarque et Arrien.

Pour les historiens modernes, la fièvre paraît synonyme de malaria (15) et cette maladie pourrait avoir été contractée lors d'une visite d'inspection des marais de Babylone dans lesquels Alexandre se serait égaré pendant trois jours et trois nuits (16).

Mais que valent les termes « fièvre » et « inspection des marais » ?

La fièvre est, pour les auteurs antiques, un terme général synonyme de maladie et, à notre avis, n'a guère de valeur dans le cas qui nous occupe. D'autant plus qu'il s'agit d'un symptôme isolé : aucun syndrome n'est décrit.

L'inspection des marais au cours de laquelle Alexandre aurait pu contracter la malaria (il n'est pas utile, pensons-nous, d'essayer de préciser le Plasmodium en cause) paraît hautement improbable. Pourquoi Alexandre se serait-il aventuré lui-même dans les marécages alors que la machine de guerre ultra-perfectionnée que constituait son armée pouvait mettre à son service, comme à l'habitude, de nombreux ingénieurs et techniciens parfaitement qualifiés pour cette mission ? A notre connaissance, Alexandre n'a jamais eu de reproches à faire à son corps du génie qui lui permit, à maintes reprises, de remporter des victoires inespérées (17).

A notre avis, l'inspection des marais décrite par Diodore entre dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler le « symbolisme de la perte du diadème ». L'auteur dit qu'au cours de sa navigation, le diadème d'Alexandre fut accroché par une branche d'arbre (emporté par un coup de vent pour Arrien), tomba à l'eau et que l'un des rameurs plongea pour le ramener. Un autre « signe relatif à la royauté » précède de peu l'épisode du diadème tombé à l'eau ; il concerne aussi ce symbole royal (18). Un jour que le roi était au bain, ses vêtements et son diadème étaient déposés sur un fauteuil. Un prisonnier, à l'insu des sentinelles, ceignit le diadème et s'assit sur le fauteuil. Alexandre s'en référa aux devins et, conformément à leur verdict, il fit mettre à mort cet individu.

Ces deux épisodes concernant le diadème royal entrent dans le contexte du comportement d'Alexandre dans les mois qui suivirent la mort d'Héphaïstion. Dans son profond désarroi, il remettait en question ses croyances religieuses et la valeur de sa propre puissance. Il se mit à croire aux propos des devins et à redouter les présages. Selon Diodore, il « fut saisi d'effroi » lorsque le plus expérimenté des devins « Chaldéens » lui annonça que sa mort devait survenir à Babylone ; il fallut qu'Anaxarque et ses amis vinrent lui rappeler « les arguments efficaces qu'offre la philosophie ». Arrien et Justin donnent sensiblement la même version. Selon Plutarque, Alexandre fut vivement impressionné parce que les foies des animaux sacrifiés étaient « sans lobe ».

Tout ceci dénote l'importance du *stress* psycho-affectif reçu par Alexandre après la mort de son ami Héphaïstion. Les auteurs antiques ont su très bien exprimer, en faisant appel aux devins et aux présages, le désarroi d'Alexandre. Mais la visite des marécages et le prisonnier usurpateur n'en restent pas moins, à nos yeux, des épisodes littéraires destinés à amener les anecdotes de la perte du diadème. Le symbolisme ne doit pas prendre la place de l'historicité.

## Conclusions

I. — Alexandre n'est pas mort d'un coma éthylique. Il n'est pas mort, croyons-nous, d'une crise aiguë de paludisme. L'hypothèse de *l'empoisonne-*

ment prend ainsi un nouveau relief. Elle n'est pas nouvelle : Olympias, mère d'Alexandre, retirée en Epire (son pays natal) en 330, revint en Macédoine en 317 et châtia sans pitié les auteurs désignés du crime. Nous ne ferons que résumer brièvement le complot et l'assassinat politique (19). Lorsque Alexandre entreprit son expédition asiatique en 334, il confia la Macédoine à Antipatros. Parti pour libérer les Grecs d'Asie Mineure et pour « venger les dieux de l'affront infligé par Xerxès » (480 avant J.-C.), il ne sut composer avec Darius III qui, trahi par les siens, lui proposait le partage de son Empire. Il lui fallait davantage, il lui fallait tout. Son absence dura ainsi douze années. Mais Antipatros n'était pas Pénélope ; le « régent » devint en fait le « roi » de Macédoine. Lorsque, contre toute attente, Alexandre revint vivant des berges de l'Indus, il était devenu un gêneur. Et un gêneur dangereux. On connaissait ses méthodes : en 330, le général Parménion et son fils Philotas avaient été exécutés sur une simple suspicion de complot. A son retour en 323, Alexandre remit brutalement de l'ordre dans les affaires du Proche-Orient ; des têtes, nombreuses, tombèrent. Et surtout le roi désigna Cratère, un de ses derniers fidèles, pour marcher avec 10 000 soldats vers la Macédoine et rappeler au régent l'existence du souverain légitime. Antipatros se sentit perdu. Il utilisa la seule arme qui lui restait : le poison. Celui-ci fut versé dans le vin d'Alexandre au cours du banquet où il fut invité, un soir de juin 323, « avec la plus vive insistance », par le Thessalien Médios (20). La main du coupable fut celle de Iolas, propre fils Antipatros. Et, comme cela arrangeait tout le monde — non seulement Antipatros et sa famille, mais aussi les généraux qui, lassés de conquêtes, acceptaient sans doute très mal les nouveaux projets d'Alexandre visant à la main-mise sur l'Arabie et l'empire de Carthage — la version officielle des *Ephémérides royales* laissa à la postérité la description d'une mort par le vin et la fièvre, ce qui paraissait bien naturel pour un « buveur à la macédonienne » capable d'ingurgiter, en une soirée, plusieurs litres de vin pur (21).

II. — Quel poison utilisa-t-on pour tuer Alexandre ? Certains auteurs antiques décrivent, nous l'avons vu, des douleurs aiguës immédiatement après l'absorption du breuvage et une mort assez rapide en 5 ou 6 jours. Nous n'en savons pas plus : les auteurs qui mentionnent le symptôme douleur ne donnent pas davantage de précisions que ceux qui décrivent le symptôme fièvre. Dans ces conditions, il serait tout à fait vain d'essayer de préciser la nature du poison. Certains pourraient être tentés de le faire. Il leur faudrait, pour cela, faire appel à la séméiologie retenue par les sources romanesques et tardives, celle que l'on trouve dans le *Roman d'Alexandre* et l'*Epitomé de Metz*.

Quant à nous, nous nous contenterons de dire que, si poison il y a eu, ce ne fut certainement pas celui décrit par Justin et qui était « d'une telle violence qu'aucun vase d'airain, de fer ou de terre ne pouvait y résister et qu'il fallut le porter dans une corne de cheval » (22). Qui veut trop prouver ne prouve rien.

## SUMMARY

*The cause of Alexander the Great's sudden death is always unknown as the historical sources are not accurate. A medical approach allows however a criticism of the tendency of modern historians to admit the diagnosis of malaria or ethylic coma and consequently to back the hypothesis of a political murder.*

## NOTES

(1) Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, texte établi et traduit par Paul Goukowsky, Paris (« Les Belles-Lettres »), 1976.

(2) Quinte-Curce, *Histoires*, texte établi et traduit par H. Bardon, Paris (« Les Belles-Lettres »), tome I, 1948 ; tome II, 1961 (3<sup>e</sup> tirage en 1976).

(3) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Emile Chambry, Paris (« Les Belles-Lettres »), 1975.

(4) Arrien de Nicomédie, *Anabasis Alexandri* = Anabase, books I-IV, texte de l'éd. Ross et Wirth (Teubner, 1967), traduction anglaise, introduction, notes et XV appendices de P.A. Brunt, Cambridge (Massachusetts) et Londres (W. Heineman, The Loeb Classical Library), 1976 ; *Anabasis Alexandri*, books V-VII et Indica, éd. et trad. anglaise d'E. Iliff Robson, Londres, 1933.

(5) *Philippika* de Trogue-Pompée = Justin, *Epitoma Historiarum Phillipicarum Pompei Trogi*, livres XI et XIII, éd. F. Rühl, Leipzig (Teubner), 1886. Traduction française par J. Pierrot et E. Boitard, revue par E. Personneaux, Paris (Garnier), 1925, p. 120-160.

(6) *Epitomé de Metz*, *Incerti Auctoris Epitoma rerum gestarum Alexandri Magni cum libro de morte testamentoque Alexandri*, éd. P.H. Thomas, Leipzig (Teubner), 2<sup>e</sup> éd., 1966.

(7) Contrairement à la rigoureuse méthode des historiens qui utilisent les numéros des livres, des chapitres et des alinéas, nous renvoyons à la page de l'ouvrage, ce qui nous paraît, ici, plus commode.

(8) P. Goukowsky, *Alexandre et la Conquête de l'Orient*, dans E. Will, *Le Monde grec et l'Orient*, Paris (P.U.F., Peuples et Civilisations, tome II), livre II, 1975. (Cartes détaillées de l'itinéraire d'Alexandre : p. 259, 271, 280, 293).

(9) Quinte-Curce, *op. cit. supra*, tome I, livre III, p. 14-19.

(10) Plutarque, *op. cit. supra*, p. 108.

(11) Diodore de Sicile, *op. cit. supra*, p. 127-128.

(12) Quinte-Curce, *op. cit. supra*, tome II, livre IX, p. 369.

(13) P. Goukowsky, *op. cit. supra*, p. 326.

(14) *Anabase*, p. 287. Voir également : F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, édition de 1962 (Leyde), n<sup>o</sup> 139.

(15) Diodore de Sicile, *op. cit. supra*. Dans la note 1, page 276, P. Goukowsky écrit : « On admet généralement qu'Alexandre mourut d'une crise aiguë de malaria tropica. »

(16) Diodore, p. 161. Arrien (*Anabase* VII, 22, 1-6) parle d'une visite de la région de Babylone avec toute une flottille.

(17) Pour la « poliorcétique » (art d'assiéger et de prendre les villes) et le « corps du génie » de l'armée d'Alexandre, voir : P. Faure, *La Vie quotidienne des Armées d'Alexandre*, Hachette, 1982, p. 60-61 et p. 210-224.

(18) Diodore, p. 160-161. Arrien, p. 287-288. Plutarque, p. 121.

(19) La dernière (et détaillée) mise au point à ce sujet est : A.B. Bosworth, *The Death of Alexander the Great : Rumour and Propaganda*, *The Classical Quarterly*, 21 (1971), p. 112-136.

(20) Diodore, Plutarque, Arrien et Justin mentionnent cette invitation. La concordance est assez rare chez les auteurs pour qu'elle mérite d'être soulignée. Médios de Larissa joua un rôle important après 323 comme navarque d'Antigonos, un des successeurs d'Alexandre.

On remarquera que, dans la thèse officielle des *Ephémérides*, le Thessalien a l'habileté de venir jouer aux dés avec Alexandre le deuxième jour de la maladie afin, sans doute, de détourner les soupçons de sa personne.

(21) Les beuveries macédoniennes sont célèbres. A Suse, dans l'hiver 325-324, 42 soldats moururent à la suite d'un concours de boisson : le vainqueur, Promakhos, périt d'avoir absorbé 13 litres de vin pur. L'éthylisme (ou plus exactement l'« œnolisme ») d'Alexandre doit figurer dans son dossier médical. Il était proverbial et Ménandre, le poète comique athénien (vers 342-vers 292 avant J.-C.) fait dire à un de ses personnages : « Tu bois plus que le roi Alexandre. » Qu'en est-il au juste ? En 12 années de campagnes, Alexandre s'enivra 4 fois : en avril 330, lors de l'incendie du palais de Persépolis ; à l'automne 328 (meurtre de Cleitos) ; en 325, après la traversée des déserts du Belouchistan ; en novembre 324, après 6 jours de marche forcée vers Ecbatane de Médie (beuverie au décours de laquelle Héphaïstion mourut). Il est patent que les beuveries de 330 et de 325 sont des beuveries rituelles dionysiaques. Celle de 328 finit tragiquement car Cleitos, ivre, avait osé tenir des propos ironiques qui firent sortir Alexandre de ses gonds. La beuverie de 324 (la « bacchanale de Carmanie ») est la dernière tentative du roi pour raffermir le moral de ses troupes. Nous pouvons donc conclure qu'Alexandre était un buveur occasionnel (voir la mise au point de Plutarque (*op. cit.*, p. 58-59) à laquelle on a tout lieu de souscrire).

(22) Justin, p. 158.

